

## **Le Big Bang psychique de frère Charles : Les nouvelles constellations de sa soif familiale**

Patrick Mahoney

Conférence du 2 décembre 2016

Colloque « Charles de Foucauld, une spiritualité en marche! »

Université Laval, Québec

Dans notre nature profonde, nous sommes des êtres narratifs, des êtres faits d'histoire et des agents faisant l'histoire. Comme une identité narrative, notre vie présente un ensemble complexe de souvenirs et d'oublis d'événements, de souvenirs des oublis et d'oublis à l'égard d'autres souvenirs, et ainsi de suite – tout ce qui a trait avec les nombreuses histoires de notre vie : psychologique, physique, spirituelle, scolaire, familiale, sans mentionner l'histoire d'emploi et le plus grand contexte social. Quel enfant n'aime pas entendre, en plus des contes, des récits vrais à propos de son enfance et de la vie de ses parents? Il est révélateur que le moine Charles préfère aux épîtres théologiques de Paul cette partie moins longue du Nouveau Testament, les quatre évangiles, qui sont par excellence, des histoires de vie.

Ma conférence portera sur une autre histoire, l'histoire de Charles lui-même. Je vous invite à m'accompagner dans la poursuite de l'évolution de Charles comme enfant privé de ses parents jusqu'à sa vie comme converti quand il se reconstruit un parentage spirituellement novateur qui génère un foyer d'amour sans frontières. Pendant le déroulement de notre récit – et ceci élabore ma thèse principale –, on verra un rapport direct entre les fatalités familiales souffertes par le jeune Charles et leur transformation spirituellement familiale.

Pour commencer, voici quelques faits déterminants. En 1857, la famille Foucauld vit un premier deuil avec la mort d'un premier fils nommé Charles à l'âge d'un mois. Peu après, le soleil se lève : un fils de remplacement vient au monde et il portera lui

aussi le prénom de Charles; il sera suivi par une petite sœur. La famille exulte. Et ensuite, la nuit cruelle revient : Charles, enfant de six ans, vit trois pertes catastrophiques en sept mois : il est témoin de la mort de sa mère, alors âgée de trente-cinq ans, et qui, » brisée par l'épreuve » de la maladie de son mari, succombe à une soi-disant « névralgie ». Charles apprend que son père est mort dans un asile psychiatrique lointain; et la grand-mère paternelle à qui les petits-enfants avaient été confiés meurt subitement sous les yeux des petits.

Bref, un tsunami de détresses psychiques frappe Charles et sa sœur, ce qui va affecter tout le reste de leur vie. La sœur de Charles demeurera dépressive, hautement angoissée, janséniste et scrupuleuse. L'impact sur Charles se déroule autrement. Alors que lui aussi a tellement souffert, tout indique qu'il a hérité d'une force congénitale exceptionnelle et d'une santé de fer. Ressemblant aux rares enfants survivants capables de sucer du lait d'une pierre, il peut trouver un réconfort auprès des personnes qu'il admire dans son entourage, même si, selon une observation d'un cousin, la mère de Charles « lui a toujours manqué. » Ses grands-parents maternels, vieux mais très affectueux, deviennent des parents adoptifs, tandis qu'en arrière-scène la cousine Marie de Bondy fournit un appui constant, discret et plutôt silencieux.

Après la guerre de 1870, un autre bouleversement ébranle le foyer déjà assailli : l'Allemagne annexe l'Alsace, ce qui force les grands-parents et les deux orphelins à leur charge à s'exiler. Dans l'agitation qui suit, l'adolescent Charles abandonne sa foi, se révoltant ainsi contre sa famille actuelle et une longue tradition honorée de chrétienté. La révolte est intensifiée par la mort de son grand-père, ce qui lui cause une peine plus aigüe encore que celle qu'il ressentit à la mort de ses parents. Dans une remarque faite en passant, Charles nous dit que son amour de la solitude remonte à l'âge de vingt ans, sans réaliser que c'était son âge au moment de la mort de son bien-aimé grand-père protecteur. Par la suite Charles s'éloigne de sa famille, sa dernière lueur d'amour. Or, étant donné que la disponibilité des êtres protecteurs chéris lui avait été enlevée par la mort de ceux-ci, c'était comme si cet attrait soudain de Charles pour la solitude confirmait une réaction défensive envers tout besoin d'intimité.

Si les morts dans la famille ont fait de Charles une victime passive, elles ont également intensifié son activité autodestructrice. Ainsi il amorce un contrôle total dans sa révolte : il se lance dans une série de frasques et de débauche; il se place au dernier rang dans l'École de Cavalerie, un rang où il se sent invulnérable, car personne ne voudrait le lui enlever. Dans un autre geste rebelle, il gaspille en peu de temps le quart de l'héritage fabuleux qu'il avait reçu; par le fait même, il dilapide l'argent qui symbolise la position prestigieuse de sa famille aristocrate. En fin de compte, son insubordination et son indiscipline militaire sont hautement dramatisées par une période de concubinage ostentatoire, et mettent un terme à sa carrière. En tout, cet entier désarroi de Charles aura duré cinq ans, de l'âge de 18 à 23 ans.

Cette période de détresse de Charles sera suivie d'une période de neuf ans encore plus étrange, avec un mélange d'une rare détermination professionnelle et une impétuosité déroutante dans ses liaisons intimes. Libéré de l'armée, Charles se plongeait dans les études linguistiques et géographiques pendant 15 mois, période à l'intérieur de laquelle il s'est fiancé avec une certaine Marie Beaumont. Puis, au cours du même mois où Charles finit ses études, une curieuse série de trois événements se passe : il se met en route pour faire son exploration légendaire du Maroc; il a stipulé dans son testament que Mademoiselle Beaumont devait recevoir une somme de 60,000 francs, équivalant d'environ 300,000 dollars canadiens aujourd'hui; et finalement, la famille de Charles l'a mis sous la tutelle d'un conseil judiciaire. Après son expédition de 3000 kilomètres au Maroc qui a duré onze mois, Charles rompt les fiançailles. L'année suivante, il devient le premier lauréat de la renommée Médaille d'Or de la Société de Géographie de Paris, et peu après, en quelques mois, il entame et rompt les fiançailles avec une autre femme.

Ensuite, Charles se lance dans une autre aventure en Algérie où il parcourt 2000 kilomètres à pied. Cette séquence d'exploits intrépides et de turbulence prend fin avec la conversion de Charles. Cependant, cette conversion *mutative* n'a pas empêché les Moitessiers, les parents de Marie, toujours inquiets, d'imposer une tutelle juridique sur Charles et de la maintenir jusqu'à un an avant que Charles entre chez les Trappistes – en tout, une période de six ans et demi, la même durée qu'il était trappiste.

La phase de la conversion, on le sait, initie un changement fondamental dans la spiritualité de Charles. Il fait un choix surdéterminé de suivre la vie du Jésus de Nazareth qui vivait justement dans une ambiance heureuse. De plus, Charles s'est créé une double famille protectrice : la famille céleste de Marie et Joseph d'une part et d'autre part, cette famille terrestre nouvelle, une famille de remplacement, formée par sa cousine, qu'il appelle constamment sa mère spirituelle, et son confesseur, l'Abbé Huvelin, à qui il s'adresse comme « mon bien-aimé père. » De façon complémentaire, celui-ci, répondant au besoin de Charles, s'adresse à lui dans ses lettres dans les termes suivants : « mon enfant » ou « cher enfant ». À deux reprises dans leur correspondance, Charles lui dit qu'il se sent comme un enfant de quatre ans – un aveu éblouissant quand on pense que justement à l'âge de quatre ans Charles jouissait encore de la présence de son père biologique avant que ce dernier ne tombe dans la folie l'année suivante.

Si l'amour paternel de Huvelin s'avérait exemplaire, Charles déclare que son plus grand endettement est envers Marie qu'il considère comme sa seconde mère. » Charles lui avoue en plus : « Vous restez... ma théologie : c'est par vous que Jésus a voulu m'enseigner... vous m'aviez attiré à la vertu par la beauté d'une âme en qui la vertu m'avait paru si belle qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur ». Charles va même affirmer que Marie l'a ramené à la religion. Une fois décidé de mener une vie semblable à celle du Jésus de Nazareth chez les Trappistes, Charles était affligé par la nécessité de quitter Marie le 15 janvier 1890, date inoubliable à laquelle Charles a attribué plus d'importance qu'à celle du lendemain, jour de son entrée formelle chez les Trappistes.

Méritant notre réflexion, une conjoncture inusitée de circonstances eut lieu trois jours après l'entrée de Charles à la Trappe. S'il était brutalement conscient de son angoisse à la suite d'avoir quitté Marie, il était tout à fait inconscient de son l'impact immédiat qu'il eut sur le maître de novices. Celui-ci, déjà ébahi par le détachement et la modestie de Charles qui porte encore ses habits laïques, déclarait : Charles « peut se vanter de m'avoir fait pleurer, et de m'avoir fait sentir ma misère. » La réaction du maître des novices a devancé les louanges stupéfiantes des supérieurs de Charles. Un de ses Abbés a témoigné : » La seule chose qui m'étonne... c'est qu'il ne fasse pas de miracles. Je n'avais jamais vu, hors des livres, une telle sainteté sur la terre. » Dans une surenchère élogieuse, un prieur de Charles a ajouté : « Il y a en lui l'étoffe de plusieurs saints ». « Plusieurs saints », s'exclame-t-on! Incroyable. De notre vivant, l'éloge le plus grand qu'on puisse attribuer à un être pieux singulièrement héroïque, c'est de déclarer tout simplement qu'il est un saint ou comme un saint, pas « plusieurs saints ».

Dans son héroïsme, le moine Charles éprouvait deux espèces de souffrances de nature familiale. Déçu très tôt par qu'il considérait un manque d'ascèse dans sa communauté, il pensait former une petite congrégation qui pourrait vivre pleinement l'amour de la Sainte Famille. Mais malgré le fait d'être l'un des plus extrêmes ascètes des temps modernes, Charles sentait que la douleur de quitter sa famille, et surtout Marie, dépassait celle de toutes ses pratiques ascétiques. Comme il confie à un ami : « Le plus grand sacrifice pour moi, si grand que tous les autres n'existent pas après lui, et deviennent un néant, c'est la séparation définitive d'une famille adorée et d'amis très peu nombreux mais auxquels mon cœur est attaché de toutes ses forces. » Écoutons aussi le cri d'angoisse de Charles sept ans après avoir quitté Marie : « la pensée de la famille me torturait; je me disais parfois toujours, toujours, jamais, jamais, toujours vivre ici et ne jamais les revoir ». Et même pire que tout ça, ce sacrifice le plus douloureux ne reste pas stable mais il s'intensifie d'année en année. Dix-huit ans après avoir quitté Marie, il lui écrit : » Les années, en s'écoulant, loin d'atténuer la peine de la séparation, la rendent plus vive. » En fait, dans sa peine cumulative, Charles se trouve semblable à Jésus, un Jésus que Charles imagine lui dire dans une méditation : » je vous apprend à chercher la solitude... solitude où je laisse ceux que j'aime, surtout ma mère. À la lumière de ces

données variées, on n'est pas surpris d'apprendre que Charles fait cette déclaration révélatrice à sa cousine : je suis « violemment tenté de défiance envers mes supérieurs » mais l'obéissance « m'est facile envers vous, vous savez que je vous écoute. »

Après les sept ans chez les Trappistes qui l'ont frustré par la divergence entre leur vie monastique et celle de La Sainte Famille, il se rend en Palestine où il s'engage comme domestique chez les sœurs clarisses. Il poursuit en même temps dans une recherche compensatoire de nouveaux liens spirituels et il multiplie le nombre de ses liens familiaux : Saint Paul et Sainte Madeleine sont ajoutés comme ses autres parents célestes; et sur la terre, Charles juge que l'abbesse de Nazareth se comporte comme une sœur envers lui, tandis que l'abbesse de Jérusalem agit comme une mère. Et, comme si ceci n'était pas assez, il sent que toutes les Clarisses de Nazareth sont ses mères. À la longue, Charles estime que les Clarisses s'occupent trop maternellement de lui, un soin maternel qu'il doit quitter encore une fois. Dans sa perplexité, Charles décide de partir de Palestine, mais sa turbulence vocationnelle, le plongeant dans une telle dépendance familiale, déconcerte Huvelin. Ce dernier transmet son *désarçonnement* à Marie de Bondy dans ces termes alarmants : « Hélas! Il veut venir à Paris se placer sous ma direction et sous la vôtre. » Enfin cependant, Charles décide d'aller en France pour se faire prêtre. Mais une fois son ordination célébrée, Charles change encore une fois un aspect familial de sa spiritualité : Nazareth n'est pas localisable; l'amour de Nazareth peut se vivre partout.

L'installation de Charles à Beni Abbès en Algérie marque une avancée majeure dans son évolution incessante. En harmonie avec son désir de fonder des maisons monastiques dites petites familles de frères et sœurs de Nazareth, Charles ajoute : « Je veux habituer tous les habitants... à me regarder comme leur frère, le frère universel. Ils commencent à appeler la maison "la fraternité" (la Khaoua en arabe) et cela m'est doux. » Cette quête familiale l'amène à la recherche de la présence de Jésus chez les indigènes qu'il nomme ses pauvres « frères en Jésus. » »

En plus, Charles achète quelques esclaves et il les nomme en l'honneur de la

Sainte Famille, tel que : Joseph du Sacré-Cœur; Marie-Joseph-Jean-Henri Abdjesu; et Marie — Joseph-Henri. À part ces trois, une autre personne a gagné une attention spéciale de Charles. Il raconte qu'une « vieille femme aveugle... m'est arrivée le jour de Noël, sans abri. Ce jour-là moins qu'un autre, je ne pouvais la laisser dans la peine »; pertinemment il la nomme Marie. En tout, il appelle ses protégés « mes quatre enfants » dans leur nouveau foyer adoptif dont la chapelle est justement dédiée à la Vierge et Joseph.

Poursuivant son idéal de plus en plus exigeant, Charles déménage à Tamanrasset parmi les Touaregs, les plus délaissés de tous. C'est là qu'il entreprend l'étude de la langue maternelle des Touaregs, ce qu'il poursuivra pendant douze ans. Comme une sorte de sage-femme, il sortira cette langue de l'obscurité et la fera naître dans la communauté linguistique du monde. Dans une démarche parallèle à Tamanrasset, se percevant lui-même comme un enfant, il s'offre à la Sainte Famille et envisage encore une fois qu'il va vivre à Nazareth comme Jésus.

La période de six semaines chevauchant 1907 et 1908 représente l'une des plus importantes transformations dans la spiritualité de Charles. Épuisé par le scorbut et abattu par la solitude, il se plaint de ne pas pouvoir dire la messe à Noël pour la première fois depuis vingt et un ans.

» Jusqu'à la dernière minute, dit-il, j'ai espéré qu'il viendrait quelqu'un, mais rien n'est venu, ni un voyageur chrétien, ni un militaire, ni la permission de célébrer seul. » Notons un autre phénomène anniversaire : sa détresse physique et psychique de décembre atteint son apogée peu après le 15 janvier, ce même jour anniversaire de ses affres jamais oubliées de sa séparation de sa mère adoptive, Marie de Bondy. Quelques jours après la mi — janvier, voyant sa fin approcher, il se dédie à nouveau à la Sainte Famille. Voici, dans son Carnet de Tamanrasset, son l'inscription squelettique, dépourvue de la chair d'aucun adjectif : » Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon âme, mon esprit et ma vie » (p.87). Ces mots sonnent comme le glas de la solitude, entendu de loin dans la distance.

Contre toute attente, les Touaregs viennent sauver Charles. Malgré la sécheresse meurtrière, les indigènes de quatre kilomètres à la ronde cherchent pour lui un peu de lait des chèvres tout à fait amaigries. Contrairement à sa position pastorale qu'il ne devait « rien recevoir de personne », Charles cède. Mais le fait de faillir mourir lui apprend qu'il n'est pas un surhomme au-dessus de tout. Et comme Antoine Chatelard l'a bien remarqué, Charles arrive à une nouvelle conception de la famille – « a de fait compris qu'il était vraiment adopté par ses voisins ». Il se rend compte maintenant que les Touaregs ne sont pas seulement des receveurs mais des frères qui se sacrifient en lui donnant tout ce qui leur est possible. Désabusé sur le coup, Charles perçoit que la disposition à recevoir constitue aussi un partage et introduit un facteur d'égalité dans les relations, car « être frère, c'est aussi accepter d'être aimé. »

En tout, Charles est demeuré en Algérie pendant quinze ans, la plupart du temps à Beni Abbès et à Tamanrasset.

Cependant, en plus de ces deux logis, il a parcouru à pied 25,000 kilomètres dans le Sahara, voire une distance considérable nécessitant un effort de temps remarquable. Et quelle place, peut-on se demander, avait la spiritualité de la Sainte Famille durant ces longues tournées? Écoutons la réponse de Charles : « La fuite et le séjour en Égypte sont un mystère qui m'est très cher : il me soutient et est mon modèle dans les voyages et l'éloignement. »

Dans sa créativité spirituelle toujours en marche, le dernier Charles élargit son concept de la famille et lui confère un plus grand sens ecclésial. Maintenant, il refuse d'identifier les Touaregs simplement comme des infortunés « sans parents, sans famille »; ils sont plutôt spirituellement des orphelins, des enfants abandonnés qui sont, il affirme, « d'une manière éloignée mais réelle, les membres de Jésus puisqu'ils appartiennent à l'Église comme sa matière éloignée. »

Conjointement à cette extension ecclésiale, Charles a étendu son concept de



l'amour familial dans le domaine politique. Il déplore longuement le fait que les Européens habitant l'Algérie n'éprouvent aucune responsabilité familiale envers les musulmans. Étant nettement en avance sur son époque, il insiste sur le fait que « la patrie est une extension de la famille et qu'un peuple a envers ses colonies les mêmes devoirs qu'ont les parents envers leurs enfants. » Si Bazin favorisait une perspective colonialiste — paternaliste qui exclut l'égalité fraternelle, Charles a tenu une position carrément contraire. Il a voulu que Dieu aide les Français à « faire progresser en tout nos colonies, comme une bonne Mère patrie doit faire pour ses enfants; les rendre, par l'éducation et l'instruction, égaux ou supérieurs à ce qu'ils sont eux-mêmes ».

Notre parcours d'évolution de Charles nous permet maintenant d'en faire une évaluation rétrospective. Si toutes ces transformations de la spiritualité chez Charles personnelles, ecclésiales et politiques – sont imposantes en elles-mêmes, elles nous impressionnent davantage quand nous les regardons dans l'optique psychanalytique d'un processus de deuil réussi. Le deuil, tel qu'on le connaît ordinairement alors qu'il fait suite au décès d'une personne chère, diminue l'intérêt du survivant pour le monde externe et ébranle sa disposition à aimer librement. Après le choc initial, un deuil sain dépend de la maturation acquise, de la stabilité de l'estime de soi et de la capacité de tolérer la douleur.

Selon la théorie psychanalytique, le succès d'un deuil sain nécessite que le survivant enterre la personne morte pour une deuxième fois. D'autre part et paradoxalement, le survivant doit aussi faire revivre le disparu en intériorisant certaines de ses qualités aussi bien que la poursuite de ses idéaux et ses projets de vie.

Les trois phases du deuil de Charles se déroulent comme ceci. Dans la première phase, celle de l'incapacité, le garçon de six ans n'a aucunement la maturité pour faire face à la séquence serrée des catastrophes familiales auxquelles il est soumis. Pendant et après les funérailles, on l'habille en noir, tout comme sa sœur, pour signaler le deuil. Bousculé dans son identité, mais loin d'être dévasté, il se sent abandonné par des parents et perçu comme peu fiable, voire même délinquant. Naturellement incapable de métaboliser le deuil, le jeune Charles victimisé entre dans une période de latence

prolongée et il se montre tout à fait assujéti aux grands-parents adoptifs.

À partir de son adolescence, Charles entre dans sa deuxième phase de deuil. Il quitte le foyer familial à Nancy pour étudier à Paris, et peu après il flâne et devient agnostique. C'est-à-dire que, prenant la position active, c'est lui qui délaisse, qui abandonne : il abandonne les valeurs spirituelles et civiques de sa famille aristocrate. Et quand son grand-père bien-aimé meurt, Charles s'enfonce dans la contestation. Dans sa jeune carrière militaire, sa conduite notoire d'indiscipline provocatrice lui apporte de multiples punitions, et c'est comme s'il traitait sa fortune prodigieuse comme une personne méritant l'abandon. En somme, dans son déchaînement narcissique, il se sent plus détaché, mais maintenant c'est lui qui domine tout : en fantasme il tient à être son propre modèle tout-puissant et il soumet ses parents à une deuxième mort. On pourrait dire en même temps : dans sa puissance grandiose, il exorcise sa peine persistante, renversant sa situation, en fantasme et il fait de ses propres parents des orphelins.

Une conversion religieuse et ses ramifications nombreuses caractérisent Charles dans sa dernière phase de deuil libérateur. Sa quête du Jésus de Nazareth et de la Sainte Famille a marqué son cheminement d'abord chez les Trappistes en France et en Syrie, puis chez les Clarisses en Palestine et finalement chez ses familles adoptives en Algérie. Bref, le progrès de Charles passe d'un deuil égocentrique à un épanouissement allocentrique et familial.

De plus en plus, il découvre cette profonde vérité que Dieu, se faisant homme, a choisi un mode de vie relationnel et que l'Incarnation faisait en sorte qu'il était un fils au sein d'une famille. Ajoutons que Charles a réfléchi sur la partie du corps mystique du Christ qu'on désigne sous le vocable de la « Communion des Saints »; fidèle à son orientation familiale, il l'a rebaptisée une « fraternité éternelle ».

La croissance relationnelle de Charles se voit également dans sa compréhension des deux grands commandements. En Terre Sainte, il pensait qu'on devrait se concentrer sur un seul Dieu, tout en oubliant le monde pour plusieurs années et ne voyant les autres

« qu'en rêve ». Mais le dernier Charles a attribué la priorité de son procédé dévotionnel au deuxième commandement de sorte qu'on doive d'abord aimer ses voisins pour arriver à l'amour de Dieu. De plus, le développement relationnel chez Charles se trouve dans son rôle complexe comme religieux. Il est devenu moine trappiste, quasiment ermite en Palestine, et ensuite, dans son engagement total avec les Touaregs, il paraît comme un religieux unique, sui generis, non réductible à un seul terme clérical mais les embrassant tous : prêtre, moine, moine-missionnaire, ermite. Dans cette complexité, il a donné tout son être : physique, psychique, spirituel. Néanmoins, Charles luttait avec les limites de ses sacrifices au crépuscule de sa vie. Dans une lettre, il dit sa résignation pour le moment : » Je n'ai plus la force de me tuer. » Mais peu après, malgré sa fatigue, il se reprend avec le dévouement inlassable qu'on lui connaît :

« Je ne puis pas dire que je désire la mort; je la souhaitais autrefois; maintenant je vois tant bien à faire, tant d'âmes sans pasteur. »

Pour conclure. L'ampleur des activités externes de Charles l'établit comme un exemple de ce que Jésus a prédit : » Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais; et il en fera même de plus grandes » (Jean 14:12). Certes, Charles en tant que surhomme risque parfois de décourager ses disciples. Or maintenant j'aimerais terminer sur une brève note complémentaire qui pourrait dissiper ce découragement. À côté de Charles, le géant spirituel, il y a un autre Charles, un Charles adulte-enfant invitant, si abordable et si tout petit. Dans son autobiographie (chapitre 13), sainte Thérèse d'Avila insistait sur l'importance de la connaissance de soi de sorte que, sur ce chemin, aucune âme ne puisse prétendre être un géant si grand que ce géant n'ait pas souvent besoin de redevenir un enfant qui allaite. La Mère Thérèse a dit quelque chose semblable. Et Charles lui-même révèle qu'en dépit de « toute notre sagesse et prudence, nous restons de tout petits enfants », un aveu fréquent dans ses lettres nostalgiques à sa sœur dans lesquelles il rappelle leur jeunesse avec ses fêtes de Noël et du Jour de l'An. Dans son effort pour faciliter l'approche des Touaregs, il était justement relativement facile pour Charles, le missionnaire, de se présenter, comme il l'a dit, « si abordable et "si tout petit" ». Cet autre aspect de Charles adulte-enfant transparait dans la nature de ses

prières. Malheureusement, on méconnaît le fait que Charles, dans la dernière année de sa vie, a médité spécialement sur le Jésus de Nazareth qui était ni adulte, ni adolescent, mais simplement le Jésus enfant. Voilà encore pour nous, Charles familial, fraternel, tout comme un véritable évangile vivant, « si abordable et “si tout petit” ».